

DELICE ET TOURMENT

Si j'aime lire passionnément, ce plaisir est amplement mérité, car, pour moi, tout a si mal commencé !

En effet, un merveilleux matin d'octobre 1949, la lecture a fait dans ma vie une entrée fracassante.

Ce jour-là, âgée de six ans, vêtue d'un tablier d'écolière, j'étais plantée debout, face au tableau noir sur chevalet, et tenais en main un long bambou flexible. Ce tableau - dit « de lecture » - avait été soigneusement calligraphié et illustré par ma mère, institutrice aussi passionnée que consciencieuse.

J'avais préalablement observé que chacun de mes petits camarades, à son tour, déchiffrait ce tableau en syllabant à l'aide du bambou.

Mon tour étant donc arrivé, bonne fille obéissante et désireuse de faire plaisir, je syllabai d'une voix claire et assurée le mot écrit sous une gravure représentant un quadrupède : che-val.

A peine l'eus-je prononcé que ma mère jaillit de son estrade, dans un grand fracas de chaise renversée et, sans que je compris pourquoi, me souleva sans ménagement et me fessa vigoureusement.

Je réalisai peu après les raisons de cette cuisante mésaventure : le quadrupède était un â-ne.

Ma mère venait de percer à jour une résistance passive qui couvait depuis un certain temps, depuis, qu'à l'âge de cinq ans, on m'avait intégrée à la « section enfantine », celle des petits qui n'ont pas encore l'âge d'apprendre à lire, mais qui sont suffisamment grands pour rester assis six heures durant, et laisser la maîtresse se consacrer aux plus grands.

Il faut dire à sa décharge que la tâche était lourde : elle régnait sur une cinquantaine de garnements répartis en quatre niveaux.

Afin que nous ne perdions pas notre temps, elle nous occupait de façon « charmante » : à trier des lettres imprimées en noir sur des petits cartons bleus, dans le but de reconstituer des mots, ou à dessiner des lettres à l'aide de graines de caroubier semblables à de grosses lentilles lisses et délicieusement polies, mais glissantes et rebelles à tout alignement.

Si j'appréciais sensuellement le toucher des graines de caroubier, je haïssais d'une indicible façon ces horribles petits cartons bleus, sans aucun intérêt pour moi, je haïssais l'école, je haïssais le bruit de cette classe et l'agitation permanente de ses occupants.

Curieusement ce bruit ne gênait pas ma mère. Quand elle avait quelque chose à dire, pour attirer l'attention, elle laissait préalablement tomber sa règle métallique sur le carrelage.

Heureusement que, moyennant notre calme relatif, elle nous laissait en paix, nous, les petits ! J'avais tout loisir d'entretenir secrètement mon horreur de l'école et de m'en évader par la pensée.

Les hautes fenêtres de cette construction de style IIIème République, ne laissaient voir, hélas, qu'un peu de ciel bleu, la cime des arbres et quelques vols d'oiseaux. Mon imagination faisait le reste.

Je vivais la scolarité comme un enfermement et une injuste privation de liberté. On m'avait arrachée à mon merveilleux jardin, jungle d'arbres fruitiers et de fleurs, où le climat algérien faisait tout croître à profusion sans taille ni engrais.

C'était pour moi un endroit paradisiaque. J'y étais seule le plus souvent, grimpant aux arbres, perturbant le ruissellement des fourmis, ou patouillant dans la terre et l'eau.

A cette époque de liberté, j'avais confusément pressenti que l'école ne serait pas pour moi une chose bienfaisante. En effet, longtemps après les heures de classe, elle absorbait interminablement mes parents. Tous deux corrigeaient leurs cahiers et préparaient la classe du lendemain, à leur bureau, juchés sur une estrade, à la lumière chiche d'une ampoule coiffée d'un abat-jour de tôle émaillée.

Je n'aimais pas les voir ainsi accaparés ; je n'aimais pas cette misérable lumière déprimante, ni l'odeur caractéristique des classes : relents de craie, d'encre, de

poussière, de crasse et de vieux livres. Je ne comprenais pas pourquoi ils écrivaient si longuement. Je me souviens que ma mère couvrait de sa petite écriture rouge un « cahier-journal » plus épais qu'un mille-feuille, les pages étant séparées par d'innombrables fiches cartonnées.

L'école m'avait déjà frustrée de la présence de mes parents, de ma liberté, et maintenant pour comble, il fallait y apprendre à lire : activité imposée qui ne me tentait nullement.

Il faut croire que l'humiliante fessée du début d'année, en présence de tous mes congénères masculins - j'étais par dérogation la seule fille dans une école de garçons, à une époque où la mixité n'existait pas encore - avait déclenché dans mon cerveau rebelle les mystérieux mécanismes de la lecture : j'ai su lire, vite, et peut-être trop vite, pour mon malheur, car loin d'être enfin tranquille, j'ai été rattrapée par un autre supplice : la « lecture collective suivie ».

Cette pédagogie d'alors consistait à faire lire et relire à haute voix un extrait de récit, autant de fois qu'il y avait d'élèves, les autres devant suivre simultanément du bout de l'index ce que disait le lecteur désigné. Il fallait boire cette purge jusqu'à la lie, et malheur à ceux qui étaient pris en flagrant délit de décalage, de rêverie, parce qu'accablés ils avaient décroché ! Quand l'élève était bon lecteur c'était supportable, s'il n'était pas doué c'était intolérable de piaffer en l'écoutant ânonner, mais le pire était de lire et relire plusieurs fois la même chose et d'être privée de la fin de l'histoire, réservée bien sûr aux futures séances de « lecture suivie ».

Cela m'a définitivement donné la haine des feuilletons.

Au cours de ces pénibles séances, j'ai dû organiser ma résistance pour adoucir le pensum. Je me suis construit tout un monde imaginaire autour des illustrations censées agrémenter ces lectures. Cela tempérait un peu ma folle envie de lire « plus loin ».

De ces images de lecture, je garde en mémoire celle d'une fillette portant des cerises aux oreilles.

Parmi les essences variées de notre verger d'école, il n'y avait pas de cerisier. Malgré la générosité des récoltes, malgré la profusion des oranges, des mandarines, des figues, des citrons, des prunes, des nèfles et des abricots que les élèves emportaient chez eux à pleins couffins, je rêvais de cerises. Cette petite fille aux bigarreaux m'a transmis pour toujours le goût de ces fruits aussi beaux que délicieux.

Plus tard, lorsque je suis passée dans la classe de mon père, le supplice de la lecture suivie existait toujours, mais il y avait, en compensation, l'après-midi béni du samedi et son heure de bibliothèque où l'on pouvait, librement, choisir un ou deux livres qu'on emportait à la maison.

Ô merveilleux samedi soir ! Enfin pouvoir lire tout son saoul, et sans frein, quelque chose de neuf. Comble de bonheur, ce soir-là, il n'y avait pas de devoirs écrits à faire chez soi !

Là j'ai appris que le bonheur est éphémère et difficile à atteindre. Alors que j'étais passionnément absorbée par mon livre, arrivait inmanquablement le moment où mon père disait : « C'est l'heure de dîner, c'est l'heure du bain, c'est l'heure de dormir... ». Cela tombait comme un couperet, gâchant le plaisir, et toute rébellion eût été vaine face à la terrible autorité paternelle.

Longtemps encore mes parents surveillèrent mes lectures et firent pour moi des choix « judicieux » (?) de lectures pour enfants, puis pour adolescents.

Ce n'est qu'en classe de 4^{ème} que j'ai brusquement pénétré la « littérature adulte », une amie m'ayant prêté un roman d'Hervé Bazin. Finies les adaptations pour enfants et bienvenue aux œuvres intégrales. J'ai alors réalisé l'ampleur de ce que j'allais enfin découvrir.

J'étais lycéenne et demi-pensionnaire. Je jouissais de nombreuses heures d'étude. Je pus à ces moments-là, au détriment de matières que j'aurais dû travailler plus sérieusement, lire avec boulimie toutes sortes d'ouvrages que me prêtait cette amie cultivée et à propos desquels nous discussions longuement.

Aujourd'hui, je vis retirée dans une maison rurale du Berry : c'est un choix, par goût du calme et de la tranquillité. Malheureusement ceci m'a précipitée dans un désert culturel. Me manquent les concerts, les expositions, le cinéma, le chant choral. Il est peu supportable de toujours devoir avaler des dizaines de kilomètres pour se rendre à la ville la plus proche. Alors je compense en lisant beaucoup : œuvres empruntées à la bibliothèque locale, ou commandées en librairie après écoute d'émissions radiophoniques

ou télévisuelles : méfiance ! Les auteurs sont parfois plus intéressants que leurs écrits, parlant mieux qu'ils n'écrivent.

Cependant, mes lectures s'accompagnent toujours d'un sentiment diffus de culpabilité : séquelles indélébiles de mon enfance. J'entends dans un coin de ma cervelle un cousin de Jiminy Cricket qui me tance, me reprochant le ménage non fait, le repassage en attente, la cuisine succincte qui pourrait, avec un peu plus de soin, changer des plats surgelés...

Je l'envoie au diable, ou du moins j'essaie. La vie est courte et file à toute allure. J'ai encore tant de choses à lire, à relire, à découvrir, avec la désagréable sensation que le temps me manquera sûrement.

Lire m'est un indicible plaisir. Se carrer au coin du feu de cheminée, l'hiver, avec un bon livre, choisir, comme dirait Daudet, son « cagnard » au jardin, au printemps ou à l'automne, au chaud, mais pas trop, à l'air, mais à l'abri du vent, quoi de plus merveilleux ?!

Les livres sont de vrais compagnons. Certains m'ont aidé à traverser des moments difficiles de ma vie ; ils ont meublé ma détresse, ou fait provisoirement reculer l'angoisse. Je leur en suis infiniment reconnaissante.

Les livres que j'aime sont très variés. Ma préférence va surtout à ceux qui me font tout oublier, que ce soient des romans, policiers ou non, d'extraordinaires biographies, d'incroyables aventures vécues - hélas, rares sont celles qui sont bien écrites - à travers lesquelles je vivrai ce que moi, petite personne froussarde, n'aurai jamais le courage de réaliser.

J'aime que la langue en soit magnifique, sans pédantisme excessif, car si je ne répugne pas à l'emploi du dictionnaire, je n'éprouve plus aucun plaisir à l'ouvrir toutes les dix lignes.

Je peux dévorer un livre d'une seule traite, avec passion, ou peu à peu, en faisant durer le plaisir, comme on sucerait un bonbon, quand je sais que l'auteur, malheureusement, n'a pas été prolifique.

Quand, de surcroît, le livre est un bel objet, couverture délicatement rembourrée, tranche dorée, signet de ruban soyeux, papier fin mais non glacé, typographie moyenne qui ne fatigue pas l'œil, format bréviaire, tenant bien en main, et qu'on peut lire même au lit, alors le plaisir de la lecture est décuplé !

Je n'aime pas qu'un livre me déçoive. Si dès le début je le juge mauvais, je lui donne quand même une chance de m'intéresser au fil d'un certain nombre de pages. Je ne l'abandonne qu'à regret, et j'en veux alors aux maisons d'édition de publier des œuvres inintéressantes ne valant pas même le papier qui les supporte.

Au fait, je ne me suis pas encore présentée. J'aurais dû dire que j'ai été institutrice ! Mais si ! L'autorité parentale a pesé totalement dans cette orientation. Mais comment en sortir, quand au bout d'un contrat de dix ans on a acquis la certitude qu'on ne pourrait rien faire d'autre, quand on a goûté au miel des longues vacances, et des longues lectures.

Mais là encore j'ai résisté : contournant l'apprentissage obligé de la lecture, j'ai choisi la « maternelle », l'école de la fantaisie, de la créativité, de l'imagination, l'école-bonheur...

J'aurais bien aimé, cependant, être facteur, anthropologue, relieur d'art, astrophysicien, ou illustrateur de livres enfantins, mais ceci est une autre histoire...

F.BOBY (Avril 2022)